

Marc-Henri sur les routes d'Espagne : [suite]

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **80 (1953)**

Heft 4

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-228488>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Marc-Henri sur les routes d'Espagne

par Jean des Sapins

III

Au pays de Don Quichotte

Valence a conservé ses portes fortifiées, mais les remparts ont été remplacés par des promenades et des jardins où l'on vient chercher la fraîcheur durant l'été torride qui dessèche le pays, quand le redoutable « solano » jette partout son haleine de feu.

— Heureusement qu'on est venu au bon moment par là, déclara Marc-Henri à ses compagnons en dégustant un de ces copieux repas espagnols, sur la plage dite de « Nazareth ».

Tandis que les baigneurs s'amusaient à lutter contre les vagues, nos trois Vaudois respiraient à pleins poumons d'air salin en buvant les grands crus du pays. Mais leur intérêt fut sans cesse en éveil quand ils parcoururent la « Huerta » de Valence — cette contrée d'une fertilité et d'une richesse incomparables. Il apprirent que dans cette « Huerta » fort bien approvisionnée d'eau, la terre ne se vend qu'avec l'eau qu'elle arrose. Cette dernière est un droit. Le paysan fait l'effort et le sol lui donne ses richesses. Quatre récoltes par an se succèdent : chanvre, blé, haricots, maïs. Les

pentes sont couvertes de vignes et les orangers se succèdent sans interruption. On y compte vingt millions d'arbres en pleine production.

De temps à autre, Marc-Henri arrêtait sa voiture pour saisir l'activité des paysans. C'était l'époque de la plantation du riz. Les carrés de terre, recouverts d'eau, étaient aplanis par un homme juché sur une sorte de large planche triangulaire traînée par un mulet. Puis les repiqueurs, chaussés de hautes bottes, se plaçaient en lignes de six ou huit et plantaient le riz. D'un geste brusque de la main, ils enfonçaient les plantes dans le sol recouvert d'eau.

— Regardez-moi ça, disait Jules au Sapeur, pas une hésitation, pas un faux mouvement et quel coup d'œil. Pour

des paysans d'attaque, c'en est, et des tout bons !

A perte de vue, les rizières s'étendaient devant eux et partout il y avait des équipes au travail. Coiffés d'un simple feutre, une ceinture de flanelle aux reins, les hommes se baissaient et se relevaient en cadence, tandis que le soleil jetait son éclat sur cette rive méditerranéenne où la population est une des plus denses du globe.

— Mille habitants au kilomètre carré, déclara Marc-Henri, toujours bien renseigné, comme sur les bords du Nil. Mais où diable loge-t-on tout ce monde ?

On n'apercevait pas de bourgades dans les environs, seulement des maisons disséminées sur cette vaste étendue, à demi cachées par un rideau d'arbres.

Dans la palmeraie d'Elche — cette contrée qui ne serait qu'aridité sans les canaux, ils admirèrent les fameux dattiers.

— Tu te rends compte, François, il y en a, paraît-il, huitante mille, veux-tu les compter ?

Comme il arrêta sa voiture devant un de ces palmiers qui fusent, d'un seul jet, jusqu'à trente mètres :

— Si on t'obligeait, mon pauvre François, à aller cueillir les dattes tout là-haut, sans échelle, avec une simple corde autour des reins, quelle tête ferais-tu ? Tu préfères abattre les noix sans quitter le sol !

Pour toute réponse, François s'éloigna, préférant admirer les lauriers-roses, les géraniums géants et les rosiers arborescents qui, eux, ne lui donnaient pas le vertige.

Ils traversèrent les vignobles d'Alicante disséminés sur des collines pelées où le sol est pulvérisé par la sécheresse, et atteignirent le port. Ils se rafraîchirent à la terrasse d'un café sur l'Esplanade d'Espagne toute bordée de palmiers. A quelques pas, le port où arri-

vent et repartent quatre mille navires par an.

— Cette fois, on va goûter ces célèbres crus d'Alicante, dit Marc-Henri. On sait que nos vignerons les connaissent bien puisqu'ils s'en servent pour bonifier leur « petit rouge », qui sans ça...

Il ne conclut pas et, s'adressant au garçon :

— Apportez-nous une bouteille de ces fameux crus — Aloque, Belmete ou Fondellot — lequel vous voudrez... Attention, il faut déguster et non boire, c'est fort comme un Turc !

Une bouteille fut mise en réserve pour le retour au pays.

* * *

A Murcie, où le fleuve Sègura roule des eaux poissonneuses, ils furent éblouis par cette cité mauresque aux toits écrasés de chaleur, aux dômes bleus et à la végétation luxuriante. Cependant, nos trois Vaudois n'y séjournèrent que le temps de se familiariser avec cette ville, déjà africaine, aux terrasses ensoleillées, aux grenadiers en fleurs et aux bougainvilliers répandant de la lumière. Ils se dirigèrent vers l'intérieur. Laissant derrière eux les terres fertiles, ils roulèrent sur une belle route qui devait les conduire en pleine steppe espagnole. Peu de végétation, des terres brûlées, ocrées où, de temps à autre, une « Véga » — sorte d'oasis de verdure — permet de cultiver le sol. Et c'est ainsi qu'après avoir franchi une centaine de kilomètres, ils arrivèrent à Albacète, au seuil de la province de la Manche, pays de Don Quichotte.

C'est dimanche. Il fait chaud. Sur la place, transformée en jardin, des promeneurs. A peine installés devant leur verre de bière, nos voyageurs furent assaillis par des marchands de couteaux. L'homme porte sur la poitrine tout un râtelier de ces ustensiles. Ils vont du

canif à la petite lame inoffensive jusqu'à cette sorte de poignard espagnol, connu sous le nom de « navaja ».

Marc-Henri les examina avec une grande attention. Il les ouvrit, les referma, histoire de vérifier les ressorts, se fit expliquer le maniement puis, tutoyant le vendeur qui baragouinait un français inintelligible, il sortit son couteau militaire et le détailla sous les yeux du coutelier ébahi.

— Hein ! tu n'en as pas un pareil. Est-ce bien combiné, ça, ça, et encore ça !

Un groupe se forma. Le couteau militaire suisse passa de main en main. Quand il revint à son possesseur, ce dernier déclara :

— Je veux bien t'en acheter un, histoire de ne pas te faire perdre ton temps. Donne-moi cette « navaja », je m'en servirai pour couper mon pain et mon fromage, ce que vous ne faites pas par là... Autres cieux, autres mœurs !

Il reprirent la route et s'enfoncèrent dans ce pays désolé de la Manche, véritable steppe asiatique où rien ne ferme l'horizon. De temps à autre, au bord du chemin, une haute pierre qui rappelle que le corps de « José-Antonio », le héros de la Phalange, fusillé à Alicante, durant la guerre civile, par les « gouvernements » a été ramené à Madrid et, de là, à l'Escorial où il a sa sépulture.

— C'est Sancho Pança qui devait tirer la langue dans ce pays où il n'y a rien pour se passer la soif. dit Jules au Sapeur.

Et Marc-Henri ajouta :

— Pas un verre à boire, pas un fruit, pas une feuille, pas un brin d'herbe. On comprend que la Rossinante de Don Quichotte était si maigre !

Arrivés à un croisement de routes, ils virent un écriteau portant ces mots : « El Toboso ».

— Tiens, tiens, dit Marc-Henri, c'est le village de la Dulcinée. Toboso, c'est

quelques maisons qui sortent de terre comme celles qu'on voit par là, pas d'auberge, pas de repas, rien !

Puis se tournant vers Jules au Sapeur :

— Il n'y a pas à dire, nous autres Vaudois, on tient bien plus de Sancho que de Don Quichotte !

Au bord de la route, ils s'arrêtèrent devant une de ces jolies auberges comme le tourisme en a créé en Espagne. Style mauresque, extérieur nu et brûlé par le soleil. Mais dès qu'on a franchi le seuil, on retrouve la fraîcheur, l'eau qui coule dans des vasques, des plantes grimpantes, des fleurs et des oiseaux dans leur volière.

Et là, ils se restaurèrent comme ils ne l'avaient pas fait les jours précédents.

« On a bien le temps ! » semblaient-ils dire en savourant les mets du pays.

* * *

Comme le soir tombait, ils aperçurent de loin la capitale avec sa vaste banlieue, ses cheminées d'usines, ses hautes bâtisses et, dans le fond, la Sierra de Guadaramma qui, pareille au Jura, ferme l'horizon.

Ayant pris leurs cantonnements, comme dit Marc-Henri, ils firent une promenade en ville. Il y avait foule dans les grandes avenues. Le hasard les conduisit dans un jardin public où ils découvrirent la haute statue de Cervantès et tout près, coulés dans le bronze, sur leurs socles, Don Quichotte sur Rossinante et Sancho Pança sur l'âne. Et, comme fond de tableau : un « gratte-ciel » de trente étages.

— Les « gratte-ciel » ne me plaisent guère, remarqua Marc-Henri, toutefois celui-ci est mieux à sa place dans cette grande ville que la Tour Bel-Air à Lausanne qui ne fait pas honneur à ceux qui l'on construite. Quant à la statue du plus grand des écrivains espagnols : Respect !